

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 3

Artikel: Quelques remarques intéressant la préparation à la guerre et la mise en œuvre de la batterie et du groupe [fin]
Autor: Kuntz
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340552>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques remarques intéressantes la préparation à la guerre et la mise en œuvre de la Batterie et du Groupe.

(Fin.)

CHAPITRE III

Emploi de l'arme.

Comment se battre ?

C'est l'éternelle question. Autrefois la réponse pouvait se donner concrète et nette : la force brutale, assaisonnée d'un peu d'art et de beaucoup de ruse, triomphait facilement. Aujourd'hui la solution, infiniment complexe, intéresse toutes les branches de la vie. C'est une équation à cent inconnues dont personne ne peut donner avec certitude la clef. Et cependant il faut prendre une décision. C'est ici qu'apparaît la toute-puissance de la volonté qui choisit et impose dans ce domaine des hypothèses discutables. Dans le tableau changeant des champs de bataille, parmi tant de caractéristiques dangereuses comme un sol perfide de grèves mouvantes, il est çà et là quelques vérités stables sur lesquelles la raison, en quête de progrès, peut s'appuyer en confiance.

Il faut, dans la guerre, une proportion donnée de pensée et d'action.

Trop de pensée rendra hésitant, irrésolu ; les occasions seront perdues dans l'attente d'un mieux possible. Trop d'action mène à l'irréflexion et à la témérité. Le premier type est Sancho Pança, et le second, Don Quichotte. Et c'est précisément parce qu'ils sont dissociés qu'ils sont chacun ridicules. Il faut apprendre à penser pour agir et savoir agir quand la Foi, qui est la divination de l'esprit, le conseille. Ceux qui, dans les luttes de la vie (la guerre n'est que l'une d'elles) ne sauront pas allier ces deux caractères selon la formule pratique, perdront tout ce qu'ils voudront. On peut dire que l'analyse morale de tout

chef, brasseur d'affaires ou conducteur d'hommes, se résume, depuis les origines de la race, en deux mots :

Comprendre puis, instantanément, vouloir.

Mais comment vouloir ?

C'est ici que se placent, à côté des vérités éternelles du caractère, les vérités matérielles du moment, essentiellement variables comme les choses elles-mêmes, inlassablement transformées par l'expérience de chaque guerre. C'est ce que nous allons chercher à extraire des derniers événements en ce qui concerne l'artillerie.

La raison d'être de l'artillerie est de préparer l'action de l'infanterie soit que celle-ci attaque, soit qu'elle se défende. Il importe donc avant tout de disposer, entre les deux armes, de moyens de liaison sûrs et constants. La liaison, on ne saurait trop le dire, constitue, avec le renseignement, l'élément indispensable du succès. Elle est le faisceau nerveux qui distribue la vie, qui anime avec harmonie le système des opérations. Tout chef qui détient un commandement, grand ou petit, doit lui donner toute son attention, tous ses soins. La majorité des revers militaires sont dus à une organisation défectueuse ou à une défaillance des liaisons. La science de la guerre exige aujourd'hui une précision d'horlogerie. Ce n'est rien d'agir : le tout est de le faire dans le temps très court des circonstances favorables. La liaison seule permet à chacun d'intercaler son action dans les limites exactes de temps et de lieu où elle doit se produire.

Dans les conditions normales d'activité, les agents de liaison auprès des P. C. de bataillon, les observateurs, les guetteurs aux fusées, à condition que le service soit scrupuleusement vérifié, sont suffisants pour permettre le déclenchement quasi instantané des barrages de l'artillerie de campagne et l'ouverture dans le délai minimum des tirs de C. P. O. exécutés par les batteries lourdes. De grands services ont été rendus par la circulaire graduée, analogues aux repères pour tirs de nuit usités dans les blockhaus de mitrailleuses : cette circulaire permet, en effet, au chef de pièce de garde de dégrossir rapidement les premiers éléments (en particulier la direction) du tir à exécuter. Ce procédé serait à régler. De même, il ne

semble pas que des moyens d'éclairage pour repérage nocturne aient été prévus dans les batteries. Actuellement les tirs de nuit sont la règle, provoqués par l'activité plus grande de l'infanterie. La plupart du temps, les hommes se procurent sur leurs ressources personnelles un lot de lampes électriques lequel, dorénavant, doit faire partie du matériel réglementaire.

Quand la bataille entre dans la phase aiguë (offensive ou défensive), l'expérience a prouvé que les moyens précédents sont trop fragiles pour être utilisés avec certitude. Les horaires d'attaque, détenus par les E. M. d'artillerie, ne sont jamais que des probabilités, bâties en dehors de l'ennemi, et sur lesquelles aucun tir réel ne saurait être sérieusement réglé. Les nappes de fils téléphoniques, excellentes dans les conditions normales pour relier les différents agents d'information, y compris la troupe d'infanterie elle-même, au central actionneur des batteries¹, sont rapidement mises hors d'usage dès les premiers tirs de préparation ou de contre-préparation. Dans l'offensive, d'aussi graves inconvénients (ruptures incessantes, mise hors de combat du personnel) handicapent le système de faire suivre les progrès de l'attaque par des équipes de téléphonistes, marchant au contact immédiat de l'infanterie et déroulant à mesure le fil.

Or la liaison ne saurait jamais être un organe intermittent, à rendement incertain ; il faut que la pensée puisse circuler librement, dans tous les sens, avec rapidité, sur toute l'étendue du champ de bataille. Donnerait-on sa confiance à un navire, par exemple, dont tout un quartier échapperait à l'action des autorités du bord ? Il est donc nécessaire que des organes spéciaux, indépendants des vicissitudes terrestres, soient chargés de relier, même aux heures les plus tragiques, l'artillerie et l'infanterie. Ce rôle incombe au ballon et à l'avion divisionnaire. Eux seuls donneront, dans le temps voulu et avec la précision nécessaire, un aperçu d'ensemble de la position momentanée de l'infanterie et sur cette base seront calculés

¹ A condition toutefois d'être installées, non dans le boyau principal où le va-et-vient d'hommes chargés serait une cause de ruptures répétées, d'enchevêtrement, etc., mais dans un petit fossé en bordure latérale.

et actionnés les barrages roulants, les feux de ratissage, les tirs d'accompagnement, etc.

Les liaisons établies sur le meilleur type, il convient de mettre en œuvre le coefficient *puissance* qui est la caractéristique de l'artillerie.

Le personnel, exposé à découvert, en rase campagne, aux coups rapides mais de puissance moindre de l'artillerie légère, n'est plus le cas général à la guerre, même de mouvements. L'adversaire, devenu grand manieur d'outil, se constituera toujours une cuirasse, plus ou moins épaisse suivant le temps dont il dispose, et que l'artillerie lourde de campagne devra briser. Le principal dogme nouveau, né de la guerre et indiscutablement confirmé, est la mise au premier plan, dans l'arme, de l'*artillerie lourde mobile*, devenue la véritable artillerie de campagne.

On s'en doutait, d'ailleurs, bien des années avant la guerre. Mais une des lois de la psychologie des foules humaines est que le progrès n'est jamais logique. La plus belle idée, la plus pratique, la plus utile, jetée pour la première fois dans le monde, met, comme dit Stendhal, cent cinquante ans au moins à être comprise, matérialisée et incorporée dans la vie courante des peuples. De grands tremblements, comme ceux de la dernière guerre, doivent aiguïser notre entendement. Nous devons, pour l'exploiter dans toutes ses conséquences, nous donner entièrement à cette idée que l'artillerie lourde de campagne, seule, ouvrira désormais le chemin aux armées. Les groupes modernes de 155 court à tir rapide constituent une excellente artillerie lourde de division. Ils sont d'un rendement supérieur, quant à la vitesse du tir et à la précision, aux obusiers de 105 et de 120, qu'on leur oppose parfois, et sont au moins aussi mobiles qu'eux.

La portée et la puissance étant ainsi adaptées aux conditions actuelles, il convient de faire réaliser les mêmes progrès à la *mobilité*. Bien que ce ne soit pas une idée généralement répandue, la guerre est, aujourd'hui, très pressée. La dernière, à la vérité, a embrassé des mois et des années, mais les facteurs principaux, qui permettent de la dénouer, étaient ignorés d'un parti comme de l'autre. Il a toujours manqué quelque part,

chez l'un ou chez l'autre, un au moins des arguments vitaux sans *l'ensemble* desquels la décision militaire ne peut se prononcer. Jusqu'au 15 juillet 1918, pendant quatre ans, les Alliés, par exemple, ont fait l'apprentissage de la guerre et même de ses principes les plus évidents, dont chacun cependant croyait être imbu, comme la nécessité de l'unité de commandement¹, la coopération des efforts, l'action générale simultanée, etc. Après ces tâtonnements, quand la guerre s'est faite logiquement, tous moyens réunis, la décision est intervenue dans les trois mois : du 18 juillet au 25 octobre. C'est là un des points d'histoire que le militaire doit le mieux méditer. La guerre, comme l'orage et la tempête et toute convulsion qui trouble la marche naturelle du monde vers ses destinées, est chose normalement brève. Elle se venge des lenteurs, issues d'une mauvaise mise au point, en ruinant vainqueurs comme vaincus. Il faut vouloir *a priori* la rapidité dans la guerre et toute solution ralentie n'est certainement pas la meilleure.

Il est donc nécessaire de donner à notre artillerie lourde de campagne une mobilité très grande. La traction animale relève d'un autre âge comme le tir coup par coup et le chargement par la bouche. Il faut généraliser à l'artillerie de campagne la traction automobile comme cela a déjà été fait pour le transport rapide des troupes.

Les groupes lourds doivent faire organiquement partie de la division. Pendant la guerre, ils n'ont été la plupart du temps que *prêtés* : les divisions, qui se succédaient dans le secteur, se les passaient en consigne. Cette pratique faisait de l'artillerie lourde un corps étranger momentanément introduit dans l'unité tactique de la division. La pensée commune, jaillissante du cerveau unique, âme de la victoire, était violée une fois de plus, et voilà encore pourquoi, pendant quatre ans, les opérations militaires n'ont pas avancé d'un pas. Il faut que le groupe court de campagne vive la vie de tout le monde, incorporé dans la famille divisionnaire². C'est ainsi seulement qu'il aura de ses

¹ Car c'est ignorer un principe que de ne pas savoir l'appliquer quand les circonstances le commandent.

² Ce qui n'implique nullement, en cas de descente de secteur, la relève *en même temps* que les autres troupes de la division.

voisins, éléments frères, la confiance fraternelle et qu'il recevra de *son* commandement supérieur sa juste part dans les distributions de toute nature, matériaux, camouflage, approvisionnements, etc., sans lesquels la meilleure des artilleries est paralysée et inutile.

Ravitaillement.

Le plus important des ravitaillements est assurément l'opération d'entretien des effectifs. Les renforts, venus de l'arrière sur demande des unités, ne sont pratiquement à la disposition des commandants de batterie qu'après un temps incompatible avec les exigences du service. Il serait désirable que fût organisé, pour l'artillerie, un C. I. A. D. destiné à jouer le rôle du C. I. D. existant déjà pour l'infanterie. Ce C. I. A. D., tant pour la direction générale de l'instruction que pour les courants de personnel à diriger vers l'avant, relèverait directement du colonel commandant l'A. D. Ainsi les besoins des batteries seraient satisfaits au temps même où ils se font sentir. A la guerre, plus encore qu'ailleurs, le moment opportun donne seul une valeur aux actes.

Ce qui vient d'être dit pour les hommes peut s'appliquer aux chevaux. Il est nécessaire de constituer pour ces derniers des réserves, sortes de dépôts de remonte mobile relevant des services vétérinaires du C. A.

Il est très difficile, sinon impossible, de ravitailler l'avant directement par l'intérieur. Le système des stations-magasins, trop éloignées des intérêts à pourvoir, a besoin d'être assoupli. L'unité de ravitaillement doit être la division. Celle-ci peut être organisée de manière à posséder les dépôts intermédiaires, sortes d'écluses entre les arrivages de l'arrière et les troupes. L'application des *réserves* doit être généralisée à tous les domaines de la guerre. Il existe une stratégie des approvisionnements aussi délicate à manier que la stratégie des opérations. On peut dire, avec sincérité, que les 4^{mes} bureaux d'E. M. font autant d'art militaire que les 3^{mes} baptisés « bureaux des opérations ». Le jeu des réserves, qui est la base de toute stratégie, appliqué au matériel, est tellement nécessaire à l'état de guerre que nous avons déjà exposé ce principe, antérieurement à 1914,

dans notre ouvrage: « Souvenirs de campagne au Maroc ». La guerre continentale, dans sa rude expérience, a mûri en vérité précise comme un théorème la suggestion de la campagne coloniale.

Avec les errements actuels, les commandants d'unités font leur demande. Celles-ci sont acheminées avec la lenteur bureaucratique, signe séculaire, en tout lieu, du règne du papier. Pendant ce temps, aux unités du front qui attendent et comptent les jours, rien n'arrive. Une seconde et troisième demandes sont faites et la voie hiérarchique achemine toujours.

Après bien des jours, les sources de l'arrière jouent enfin. Le matériel descend vers les troupes. Mais, par un hasard qui se renouvelle presque régulièrement, toutes les demandes successives sont satisfaites à la fois, et tout à coup, au moment où elle s'y attend le moins (autre hasard), l'unité se trouve submergée sous un flot encombrant. D'où gaspillage, insignifiant pour une unité, ruineux pour le pays si cette petite manœuvre est l'image d'un acte immense et répété sur tout le front. Tous ceux qui ont commandé la modeste unité administrative (compagnie ou batterie) se rappelleront leurs embarras dans ces circonstances.

Il faut que la troupe perçoive strictement son nécessaire mais rien de plus et *au moment précis du besoin*. Or on ne saurait établir de concordance mathématiquement réglée entre les unités réceptrices et les gros organes expéditeurs de l'arrière. Le magasin divisionnaire est une nécessité où s'arrête le trop-plein. Celui-ci constituera précisément la réserve qui alimentera plus tard la troupe aussitôt qu'elle en manifestera le désir.

Cette pratique évite, de la part des commandants d'unités soucieux des intérêts généraux, la création non réglementaire de petits magasins de batterie ou de compagnie qui alourdissent l'unité et ne suppriment pas toujours le gaspillage, cette tare de la guerre, car les faibles moyens de transport de la petite unité ont des capacités très courtes.

L'emploi intensif du canon, jour et nuit, les fabrications en série des nouveaux matériels et des munitions font de la réparation individuelle des pièces une opération normale qu'il convient d'examiner de près.

Il se produit là, en effet, une curieuse constatation. Rien ne révèle mieux que l'incessant retour des choses combien les hommes d'aujourd'hui sont tout pareils à ceux d'autrefois. Le général de Brack, résumant dans son manuel les connaissances et la naïve et inconsciente psychologie des cavaliers de la vieille Grande Armée, raconte qu'il a vu fréquemment d'anciens soldats refuser une permission pour n'autoriser personne, en leur absence, à monter leur cheval ou se servir de leurs armes. Cet état d'esprit, qui semblait disparu avec l'armée de métier, a ressuscité en maints noyaux du front. Le pointeur, les servants se sont attachés à leur pièce comme à une amie véritable. L'émulation se développait, dans la batterie, d'une pièce à l'autre. S'il arrivait qu'un jour la pièce fatiguée avait besoin de réparations et était remplacée par un matériel neuf, l'ancienne partait suivie des regrets de son personnel et, longtemps, la nouvelle était considérée comme une intruse que l'on n'entretenait plus avec le même zèle. Ces détails d'âme de la troupe sont ignorés des bureaux. Le cœur humain, au lieu de se restreindre dans l'austérité du front, se dilate au contraire sous un renouveau de sève et s'attache aux choses qui l'entourent et dont l'action semble se mêler à la sienne. Mais cet attachement réel à un objet déterminé, constaté par tous ceux qui ont vécu la vie intime de la troupe, n'est pas interchangeable indifféremment sur tous les objets similaires. C'est pour cela qu'au lieu de remplacer définitivement une pièce à réparer, comme cela s'est fait pendant la guerre, il y aurait lieu d'assurer le retour à la batterie dès la remise en état effectuée. Ces détails peuvent paraître d'inutiles digressions aux esprits purement positifs; il n'empêche que ces petites choses donnent à l'homme plus de force pour surmonter les efforts prodigieux à fournir que les plus savantes mais trop abstraites combinaisons matérielles.

Comme pour l'homme (voir chapitre: Personnel), il est bon que chaque pièce ait sa fiche individuelle de service, doublure du livret matricule. Cette fiche mentionnera, entre autres, le nombre de coups déjà tirés, le régimage spécial de la pièce, les formations diverses (artillerie organique des C. A.-R. G. A., etc.) où elle a passé, les réparations effectuées avec indication des ateliers, etc.

La batterie a cela de particulier que son personnel se double sur le champ de bataille entre la position de batterie et l'échelon. Dans la période de mouvements, la séparation est relativement brève. Mais dans les phases de position, dont l'éventualité est désormais à envisager sérieusement, avec l'unique cuisine roulante actuelle, l'une des deux parties de la batterie devra nécessairement se débrouiller avec des moyens de fortune. Donc mauvaise utilisation des denrées qui ont été, d'ailleurs, généralement fournies par le service de l'Intendance dans de très satisfaisantes conditions de temps et de quantité. Or, une des choses que l'homme pardonne le moins à ses chefs, c'est d'être mal nourri. Il y a donc lieu de tenir compte, dans l'organisation, de cette situation spéciale et de prévoir pour la batterie deux cuisines roulantes.

Déjà au Maroc, nous avons signalé que les musettes-mangeoires actuelles des chevaux s'usaient très vite en raison des nombreux frottements. Or elles sont indispensables à la santé des animaux. Il importe, en effet, que chacun d'eux dispose de la totalité de sa ration déjà strictement calculée. La toile, d'ailleurs, s'encrasse rapidement et arrive à ne plus présenter le degré suffisant de perméabilité à l'air. Il conviendrait d'examiner la possibilité de mettre en service des musettes-mangeoires tissées en fils métalliques.

Capitaine KUNTZ.

